

## Zhao le\*

par Maryse Parant

L'adaptation à la vie de couple est ardue. Je me suis même payé quatre jours à l'hôtel, la semaine dernière... pour réfléchir au divorce... Parmi les possibilités sur la table, même celle d'un retour à Montréal s'y trouvait.

Je suis consciente d'être, au départ, mal outillée pour la vie à deux, les compromis qu'elle nécessite et la grande tolérance dont il faut faire preuve. Ceci dit, je dois aussi faire face à un « fossé culturel » que j'avais, de toute évidence, mal jaugé. Ce fossé me semble aujourd'hui un gouffre infranchissable que l'on ne peut, dans une vie, remplir. J'ai donc le choix entre m'épuiser à vouloir combler ce qui ne se comble pas ou respecter cette distance qui sépare et me tenir sur son bord, impressionnée par cet espace dont j'ignore tout et qui, donc, par moment, effraie.

Cette conscientisation, nous l'avons faite, Quan-Lai et moi, chacun à sa façon, mais en même temps, et cette nouvelle connaissance à notre propre sujet s'est mêlée à la douleur, à de longs jours de crise où nous parlions du lieu où respectivement nous nous tenions, c'est-à-dire chacun sur sa rive, recevant à peine l'écho de l'autre et vociférant, en vain, ce qui ne peut être entendu si loin. Nous nous sommes écroulés de fatigue, isolés, non ensemble, meurtris, horrifiés par cette mesure que nous prenions de l'étendue qui éloi-

---

\* Un mot *slang* de Beijing qui veut dire : rechercher le plaisir, l'excitation, le bonheur.

gne nos mondes et du défi, quasi déraisonnable, qu'est de songer à bâtir un pont – ou du moins une ligne par où passeraient les mots pouvant être compris de la même manière de part et d'autre.

Il ne s'agit pas du problème déjà identifié des langues différentes, mais du sens, de la portée, de la valeur accordés aux notions. La différence, à titre d'exemple, entre une « recommandation » et un « ordre »; une « suggestion » et un « ultimatum »; « vouloir le bien de quelqu'un » et « l'étouffer d'attention »; « excès de paternalisme » et « dictature »; « insister » et « persécuter ». Nous nous sommes entortillés dans un long, long fil d'interprétations, incapables de nommer la même chose de la même manière, nos perceptions d'homme et de femme, de Chinois et de non-Chinois, venant opacifier les termes, les alourdir de significations inconnues.

En somme, nous ne savons jamais de quoi nous parlons. Les mots sont lancés sans envisager l'impact qu'ils peuvent avoir une fois rendus ailleurs. Tel concept, sacré ici, est écarté là du revers de la main telle une banalité. La chose sans importance, prononcée avec nonchalance, a tout à coup une portée qu'on ne pouvait lui soupçonner dès qu'elle est épelée. Et, de malentendus en malentendus, nous ne savons si nous progressons ou reculons. Dans le meilleur des cas, nous ne sommes pas stagnants. Les deux, d'instinct, convenant que nous avons mis trop d'emphase sur la maîtrise (très loin d'être atteinte) et l'exercice des langues en oubliant d'apprendre à se taire. Je crois que cela résume assez bien la situation.

Passons au pratique maintenant : les rénovations de l'appartement. Dans « mon livre à moi », il a pris l'argent et l'a donné à la rivière (expression chinoise pour désigner le gaspillage). Dans « son livre à

lui », j'ai donné mon argent à la rivière quand j'ai passé quatre jours à l'hôtel pour tempérer ma colère et laisser à la sienne l'occasion de faire de même. Dans « mon livre à moi », il a eu tort de trouver géniaux des ouvriers incompetents et paresseux (en plus de les payer, il leur a remis des billets de concert). Dans « son livre à lui », je n'ai pas raison de me plaindre des désastres accomplis – après tout, le projet en entier vit le jour pour me plaire. Dans « mon livre à moi », que l'univers soit pavé de bonnes intentions ne change rien au fait que ce soit avec les résultats qu'il nous faille vivre. Dans « son livre à lui », je suis ingrate et insensible aux efforts accomplis pour accueillir l'étrangère que je suis. Dans « mon livre à moi », il a totalement tort d'avoir fait fi de mes conseils en matière de rénovation intérieure, de n'avoir pas compris assez vite que les Occidentaux ont un sens de l'observation très au point leur permettant de distinguer le folichon du sérieux (aspect que les Chinois ont encore besoin de polir un peu). Dans « son livre à lui », qu'est-ce que je peux bien connaître au fonctionnement chinois, à son approche, à sa méthodologie, puisque, après tout, il s'agit d'une manière de faire qui repose sur une expérience de 5 000 ans, lui méritant le statut de plus ancienne civilisation active au monde. Moi, je pense qu'en effet la connerie peut préserver longtemps. Il me trouve superficielle de ne pas mesurer pleinement tout le raffinement qu'on peut mettre à tout simplement être bête. Et ça continue et continue.

Je monte d'un cran et fais la psychologue, suggérant qu'il puisse se sentir humilié suite au fait que j'avais raison à propos des travaux à réaliser dans l'appartement et que, plus ou moins consciemment, il se soit acharné sur mon « imperfection » la plus flagrante, mes cigarettes, de manière à rétablir un équilibri-

bre. Lui, appartenant à cette nation qui a jeté Freud à la poubelle avant même de s'être donné la peine de le lire, refuse jusqu'à l'existence de motifs inconscients et s'applique, avec obsession, sur le fait que fumer est mauvais pour la santé — ritournelle d'un peuple parmi les plus pollueurs au monde et qui n'a que très peu de notions d'hygiène de base. Je ne suis pas en train de contester que le fait de fumer est dommageable pour la santé, mais en train de préciser qu'en général ils ne connaissent rien à ce dont ils parlent tout le temps, se donnant des airs d'importance et en rappelant le caractère ancestral de la médecine traditionnelle chinoise qui, jumelée aux superstitions, fait peut-être autant de victimes que les guerres.

La toilette (WC) : c'est vrai, c'était pour moi ma requête, mon caprice, mon idée.

Il faut tout d'abord que j'introduise quelque chose ayant trait à la mentalité des Chinois du Nord.

Quan-Lai, en effet, en partage les caractéristiques au niveau de sa personnalité même si son éducation académique et intellectuelle vient du Sud. Ce sont des distinctions majeures que l'on fait remonter à la nuit des temps et qui déterminent beaucoup de choses, les grandes comme les petites. Et c'est venu faire de l'interférence dans l'installation de la toilette.

Comment des considérations historiques et philosophiques peuvent causer autant d'ennuis au niveau quotidien, je vais l'expliquer, en précisant que la Chine est le seul endroit au monde où des millénaires puissent avoir un effet direct sur le bol de toilette que je veux.

Le Nord de la Chine a toujours été un centre politique alors que le Sud se développait selon l'axe du commerce, incluant les échanges avec d'autres pays

par l'entremise des ports. C'est ce qui a permis à Shanghai et Canton de s'ouvrir sur davantage de diversité que Beijing, capitale surtout sur la défensive, abritant et devant protéger les institutions politiques, tant sous les dynasties impériales que maintenant, des influences externes et de l'envahisseur. Il s'ensuit dans les sphères dirigeantes une sorte de paranoïa face à tout ce qui n'est pas régional, une ignorance subséquente de ce qui se passe dans le monde, un rétrécissement des vues et une satisfaction à tout simplement se maintenir en place, sans bouger.

Il y a un snobisme du Sud, très articulé, regardant de haut les comportements mal dégrossis des gens du Nord. Une littérature abondante pleine de jugements sur la paresse, la fermeture et les habitudes des habitants d'ici. L'art, en Chine, est davantage l'apanage du Sud, avec son climat doux et sa végétation luxuriante, ses ressources variées, ainsi que ses classes fort hiérarchisées autant sur la base de l'argent que du savoir. Quant au monde politique chinois, il est celui des doctrines et du militaire, de la force brute. Il reproduit, chez ses sujets, la rigidité et la passivité ainsi qu'une attitude empreinte de lourdeur telle qu'on la retrouve dans la fonction publique surchargée de gens, à Beijing, qui n'ont quasi rien à faire, à prouver ou à penser.

La scission s'est sans doute ouverte dans toute sa béance avec la conquête des Manchus, les Hans du Sud, vaincus militairement, se réfugiant dans les marques distinguées de leur culture, méprisant ces êtres grossiers, dépourvus d'étiquette, qui dorénavant dirigeaient. Les gens du Sud ne sont pas sans faute. Capables de ruses, de supercheries et d'intrigues, ils ont porté à leur paroxysme toutes les nuances de la corruption, les étendant à de vastes champs pour com-

penser le pouvoir perdu. Quan-Lai, lorsqu'il n'est pas en train de composer, de réfléchir avec les éléments de connaissance et de culture que lui a légués Shanghai, est ce nordique mal équipé pour affronter la vie moderne et tous ses détails. Cela lui donne, selon les circonstances, soit un charme inouï, soit des airs de type arrivé pour la première fois en ville le matin même.

De plus, pour la Chine, en particulier celle du Nord, le fait sans doute de vivre dans un milieu archaïque en termes de progrès rend tout à fait dément le rapport à la technologie. On voit cela partout : un environnement presque médiéval affublé de gadgets élaborés et dispendieux, qui ne servent à rien, alors que des choses simples et utiles auraient été préférables, voire nécessaires.

Ma toilette est l'exact reflet de cette caractéristique.

Quan-Lai, à mon insu, et malgré mon avis contraire, a acheté et fait installer une « toilette électrique ».

En effet, dans l'esprit des gens d'ici, s'il y a des circuits et un bouton à pousser, c'est forcément le *nec plus ultra*. Aucune jugeotte, seule la séduction qu'exerce le gadget. Je n'ai, de mon côté, même pas besoin qu'on m'explique en quoi consiste cette trouvaille pour deviner qu'il s'agit d'une « bébelle ». Sans même en connaître les particularités, je peux me rendre compte que l'idée est idiote. Sans avoir vu l'engin, je suis capable, en activant mes méninges, de réaliser que celui-ci est à mettre au rang des innombrables inventions conçues et qui restent ici, encombrant le marché, puisque leur exportation est impensable. Le fait que personne au monde ne veuille de ces innovations insensées n'allume jamais une

lumière. Les dirigeants ne songeront pas une seule seconde au fait qu'ils fabriquent des choses qui n'ont souvent que très peu d'allure, plongeant dans des projets industriels sans prendre, au préalable, d'informations. Ils ne mesurent rien. Ne font aucun plan d'action. Ne se demandent jamais à quoi va servir leur produit. Et c'est ainsi que naît la toilette électrique.

Au bout du compte, il y aura davantage de chômeurs, d'ouvriers renvoyés d'une usine qui fermera tôt ou tard comme tant d'autres. Et les Chinois, fidèles à leur habitude, vont se plaindre qu'ils ont la vie dure et que l'Ouest les boude. Il y a un aspect agaçant, chez eux, qui est de nous prendre pour des idiots et de croire que l'on va dépenser, à corps et âme perdus, pour du toc, que du filage électrique imposant nous impressionne et que l'on va tomber à la renverse si l'objet a un moteur qui fait vroum-vroum. Ce réflexe que nous avons et qui est de se demander « Mais à quoi ça sert ? » est totalement absent du mode de pensée local. Qu'il y ait une raison pour laquelle, où que ce soit dans le monde, les choses doivent être faites d'une façon et pas d'une autre n'entre pas dans l'esprit ici. Ça donne des ponts qui s'affaissent avec des gens dessus. Des charges de camion qui s'écroulent parce qu'on omet de les attacher. Des avions qui s'écrasent parce qu'on fait seulement semblant de les entretenir, et j'en passe.

Je m'en vais donc travailler de bon matin et reviens le soir pour trouver installé ce fichu appareil au sujet duquel je m'étais déjà prononcée. Cela fait seize mois que je me bats tous les jours avec des « initiatives » techniques qui ne fonctionnent pas (ça va du briquet à l'ascenseur). Je sais de quoi je parle. Eux peuvent trouver ça normal. Pas nous. Donc, la toilette électrique, il n'en était pas question. Primo, il

n'y a pas d'électricité dans la salle de bain. Il me semble que seulement ça, en partant, aurait dû mettre un frein au projet.

Ils (Quan-Lai et les ouvriers) ont tout simplement fait entrer un long fil de rallonge par terre, ainsi que son boîtier de prises, empêchant évidemment la porte de fermer. Si ce n'était que ça... Il faut préciser, à ce point-ci, que cette minuscule salle de bain contient la toilette, un lavabo et, au plafond, une douche qui inonde, mouille tout quand on s'en sert. Un enfant de six ans aurait donc été, chez nous, plus perspicace et aurait noté le problème « eau / électricité ». Le boîtier des prises est suspendu à mi-chemin le long du mur...

Maintenant, que fait une toilette électrique ?

Première caractéristique, elle chauffe l'anneau sur lequel on s'assoit. L'hiver, ça paraît sympathique, mais on fait quoi en juillet quand la température atteint 45 degrés ? Le chauffe-bol prend tout de même de la place, inséré entre la cuve et le siège, et prive le « client » de l'espace qui lui est nécessaire pour se sentir à l'aise. On s'assoit donc sur du chaud, mais du bout des fesses. Quelle connerie.

Deuxièmement – et c'est là où j'ai poussé des cris, tentant de stopper en vain le mécanisme – le couvercle émet des jets d'eau (qu'on ne peut ajuster) une fois qu'on se lève, pour « nettoyer » le siège, aspergeant tout, y compris la personne qui essaie d'échapper à ce geyser tout en relevant ses pantalons. C'est d'une stupidité incroyable. On sort de la toilette trempé, frustré, maudissant ce truc imbécile.

Mais je n'avais pas encore compris... Si on est assez fou pour rester assis, le jet d'eau nous « lave » les fesses ! Et après, tels les séchoirs à mains dans les



endroits publics, la toilette émet une bouffée d'air chaud pour nous sécher le trou du cul !

Tout l'exercice prend un bon 15 minutes.

J'ai manqué d'humour, me dira-t-on. C'est vrai, j'aurais pu rire si cela n'avait été du fait qu'elle *flush*e à peine, toute l'énergie de ce joli « bataclan » étant dirigée vers ses caractéristiques inutiles, la véritable fonction de la toilette se voyant négligée. On se ramasse avec le siphon dans les mains. Plus en colère que jamais.

Ce côté candide, naïf du Chinois face à la bébelle est un fléau.

Il existe, dans le monde, un mécanisme manuel, simple, efficace, qui consiste en une poignée, une chaîne, un flotteur et un bouchon. C'est économique, ça fonctionne - ce qui explique que la méthode soit si répandue. Pourquoi faire simple, doit-on se dire ici, quand on peut se compliquer la vie ?

Le reste des rénovations s'est poursuivi sans déroger à ce principe plaçant le ridicule tout en haut des priorités. Abattre ce demi-mur dans le salon pour y élever des étagères me semblait une excellente initiative, mes livres et documents étant rangés sous le lit, faute de place. Je suis partie pour le boulot alors que les menuisiers entraient. À mon retour, j'ai retrouvé une série de petits boîtiers inégaux (dits « modernes »), collés ou cloués les uns aux autres et où on ne peut rien poser. Mais là où le choc a été sublime, ce fut pour ma « corde à linge ». Le balcon étant en béton, j'avais besoin des ouvriers pour percer et visser deux crochets pour tendre la corde.

Pas de corde. En lieu et place, une pôle à rideaux, accrochée à trois centimètres du plafond qui,

lui, fait plus de trois mètres de haut. Un, que je ne peux atteindre. Deux, qui est trop près du plafond pour y insérer un article le moins épais à y faire sécher. Trois, qui rend caduque l'essence même de mes épingles à linge et l'envie de faire sécher de petits articles qui vont tout simplement rouler en bas de la pôle.

Cinq jours de supplice, de poussière, de bruit, de gens dans la maison, et pourquoi ? Pour une toilette électrique qui n'a pas de sens, une bibliothèque qui ressemble à un cube de Rubic et une pôle dont on ne se servira pas.

Les ouvriers sont partis en se tapant dans le dos, contents de leur ouvrage, tandis que Quan-Lai, aux anges, se surprenait de mon manque d'enthousiasme. Il a évidemment senti ma déception. Nous sommes devenus à couteaux tirés. Pendant deux jours, j'ai pris le taxi pour aller chier au Holiday Inn tant je ne voulais pas regarder cette « œuvre » qu'est la toilette avec laquelle nous sommes pris.

Ce fut l'escalade des regards méchants, des portes qu'on claque, des soupirs enragés et des reproches à propos de tout et de rien. Pas d'issues, sinon de couper le cordon, plier bagage, s'absenter. Laisser les tisons devenir cendres. Aller se servir d'une toilette qui a de l'allure. S'étendre sur un lit froid, aux draps lisses, parfaits, en passant des soirées, seule, à regarder les chaînes du câble à la télé. Dans une chambre au décor anonyme (mais combien fonctionnelle...). Dans un lieu aseptisé, rangé, à l'image des endroits d'où je viens.

Quand je suis retournée à l'appartement avec l'intention, fort occidentale, de communiquer, de clarifier les choses et de mettre les points sur les i, je me

suis retrouvée devant un Quan-Lai défait, brisé, incapable de tenir une conversation.

Il s'est mis à genoux, courbé, tremblant. Pâle à faire peur.

Je n'étais pas capable de le voir ainsi. Je me suis précipitée pour le relever. Il a refusé de bouger.

Il a lentement levé le bras, faisant un grand cercle désignant la toilette, la bibliothèque, la pôle et happant au passage le reste de l'univers. « Tout ça, c'était pour toi ».

Rien n'est trop beau, trop dispendieux, trop recherché pour l'étrangère que je suis. Une simple corde n'aurait pas suffi. De simples étagères n'auraient pas suffi. Un bol ordinaire n'aurait pas suffi.

Je suis le paradis.

J'ai eu peur en saisissant ce qu'engage cet énoncé. Ce que signifie être une « merveille » en dehors de ses qualités, nonobstant le fait d'être douée, bonne ou brillante ; de tant représenter dès le moment qu'on respire. Ce que cela fait à l'autre.

Je suis le monde libre. Je suis le monde riche. Je suis le monde éduqué. On voudrait dire « Je souffre aussi dans mes moments de loisir », mais quelque chose nous en empêche, une sorte de lueur dans la conscience qui conseille d'attendre.

Je voudrais que Quan-Lai sache qu'il est « égal », mais il ne l'est pas. Je voudrais qu'il puisse se comporter comme moi, avoir un air détaché, quand je lui demande de m'accompagner chez Justine où il sera le seul Chinois à part les garçons de table. On a beau, magnanime, refuser ces distinctions, se mettre « au niveau de l'autre » et autres farces du même acabit, du moment que pour Quan-Lai le paradis se tient réelle-

ment debout dans le salon, il existe avec les conséquences que cela suppose. Rien ne sert d'étaler les défauts du monde d'où je viens, ses torts, ses fourberies, ses erreurs, et tenter, avec réalisme, de ramener les perceptions dans une visée que, moi, je jugerais plus adéquate et informée. Nous ne partons pas du même lieu. Nos souvenirs de l'enfer se sont pas les mêmes. Nous ne ressentons pas ce que l'autre dit. Je ne peux pas palper sa mémoire. Il ne peut pas lire la mienne. Je ne suis pas le miroir de ma société. Je suis, ici, l'image tronquée (je ne sais pas ?) qu'on s'en fabrique, filtrant les jugements que les Chinois portent sur la leur. Quan-Lai est toujours prisonnier du communisme. Je serai toujours, quelles que soient les circonstances ou ma condition, l'enfant de la démocratie. Et mon statut requiert la toilette électrique, ce trône aux fonctions bizarres où je ne reconnais pas mes besoins, mes habitudes, mes intérêts.

On me bâtit, en miniature, une réplique de mon royaume et j'ai beau m'écrier que je n'y vois rien de familier, on continue d'insister que c'est pour moi.

Quan-Lai est alité depuis mon retour. Il ne peut pas travailler. Il a le cœur brisé, l'effort humilié, la main, tendue et espérante, blessée. Mais il se lève d'un bond quand le dîner est prêt et mange comme vingt. Il va survivre. Entre temps, il raffine la gamme des gémissements que la variété des opéras de Pékin est parvenue à mettre en musique et à rendre encore plus spectaculaire.

Quant à moi, je fume, mais discrètement. Je continue à regretter, chaque fois que je vais aux toilettes, de ne pas porter un imperméable. Et lors de mes excursions dans le centre-ville, je passe au Hilton admirer la beauté simple des toilettes ordinaires. Je ne désespère pas d'un jour en avoir une. Ce sera comme

d'expliquer une partie cachée de mon monde, que rend mal et déforme la pub des multinationales. Une partie du succès actuel de l'Occident n'est pas seulement due à cette agressivité affichée, mais aussi à la recherche d'une pureté dans la forme, la ligne simple, une sorte de dépouillement réfléchi que seuls peut-être les gens qui ont le choix peuvent se permettre d'apprécier et de mettre en place, satisfaits.

Être en voie de développement, c'est faire des toilettes électriques.

Je vais rester un bout de temps en Chine. J'ai de vastes pressentiments que l'étonnement n'a pas fini de se pointer ni à l'endroit ni au moment où on voudra le vivre.

J'aime Quan-Lai.

J'ai remarqué, ce matin, que le tuyau d'évacuation de la cuve des toilettes n'avait pas été relié au bon orifice. Bof. Avec un peu de poudre de serpent séché mêlée à un vieux bouillon de canard et bu de préférence à jeun le matin, ça devrait me replacer le ying et le yang, à défaut de redresser la plomberie de la salle de bain.